

LE CŒUR DE LA TERRE

### *Du même auteur en français*

*Solstice d'hiver*, Notabilia, 2014

*Perdu dans un supermarché*, Les Allusifs, 2008 (Éditions 10/18, 2011)

*Guide de Mongolie*, Les Allusifs, 2004 (Éditions 10/18, 2008)

*Miroir fêlé*, Les Allusifs, 2004 (Éditions 10/18, 2007)

*Phénomènes, copie d'un manuscrit brûlé*, Gaia Éditions, 2004

*Histoires en disparition*, Gaia Éditions, 2001

*Le pays maudit*, Gaia Éditions, 1998

*De bello civili, version vitamine C*, Gaia Éditions, 1996

### *Sur l'auteur*

SVETISLAV BASARA, écrivain, éditorialiste, ex-diplomate, né en 1953, est le grand trublion de la littérature serbe. Il signe de petits chefs-d'œuvre d'absurde, dans une œuvre iconoclaste, et malmène les règles du roman et l'ordre du monde en une farce cynique et grinçante. Il excelle tout autant dans l'exercice du pastiche, bousculant son lecteur dans des romans à clefs et privilégiant les versions résolument anarchiques et burlesques. Il est l'auteur de plusieurs romans, recueils de nouvelles et essais. Ses livres ont été traduits en anglais, allemand, grec, français, hongrois, italien, néerlandais et slovaque.

Svetislav Basara

# LE CŒUR DE LA TERRE

(Étude sur le séjour de Nietzsche à Chypre)

Roman

traduit du serbe par  
Gojko Lukić

**NOTAB/LIA**

© Svetislav Basara, 2004  
Titre original : *Srce zemlje*  
© Les Éditions Noir sur Blanc, 2017  
pour la traduction française  
© Paprika  
ISBN : 9782882504524





*À la mémoire de Zoran Djindjić*

*L'histoire du monde est le tribunal  
du monde.*

Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*





Cartésien de stricte obédience, promeneur de jardin à la française, adorateur des phares et balises, collectionneur de sextants, voyageur très organisé, rebrousse sans tarder chemin, car tu approches du Basaraland, cette enclave balkanique où quelques milliers de lecteurs ont pris l'habitude de solliciter l'asile poétique. Et celui qui en a déjà franchi la frontière, qu'il se soit *Perdu dans un supermarché* ou mis à l'heure du *Solstice d'hiver*, qu'il ait atteint *Le pays maudit* ou suivi le *Guide de Mongolie*, sait qu'aucune boussole, indiquerait-elle le sud, ne lui sera utile en ces parages tant le véridique se mêle inextricablement à la pure fantaisie.

Danilo Kiš définissait la littérature comme le chemin d'une page blanche vers une autre page blanche ; son confrère et compatriote Svetislav Basara reprend l'idée à sa manière. Premier temps : de la page blanche au texte – constitué d'« éléments inconnus de la vie de Friedrich Nietzsche et notamment son séjour incognito à

Chypre à l'automne 1882 », *Le Cœur de la terre* se présente comme un essai rédigé en langue serbe, dont ne subsiste plus que la version anglaise qu'il s'agit par conséquent de traduire en sens inverse pour retrouver l'original disparu. Deuxième temps : du texte à la page blanche – à la manière des instructions reçues par Jim Phelps au début des épisodes de *Mission impossible*, le texte s'autodétruit sous nos yeux à mesure qu'il se déploie. Déjà estompés par l'anonymat, les contours de l'auteur se brouillent un peu plus d'emblée ; ne s'agit-il pas plutôt d'une facétie bien dans le goût de Borges ? Et si ce n'est lui, c'est donc son frère Adolfo Bioy Casares. L'action se passe à Chypre, terre en vérité si peu tangible que, « pendant une période de cent quatre-vingts ans, les documents commerciaux des pays maritimes voisins n'en font d'ailleurs plus mention ». Et l'appel aux légendes qui veulent y voir un souvenir de l'Atlantide engloutie, c'est-à-dire d'une île de fiction née des amours de Platon avec un rêve de poète, ne fait qu'en aggraver l'irréalité. Moins encore de secours à venir du côté du droit international, « car personne ne reconnaît la dénommée République turque de Chypre du Nord, et conséquemment les pays qui ne sont pas membres des Nations unies n'existent pas ». Inutile, pour finir, d'objecter que Svetislav Basara occupa bel et bien un poste d'ambassadeur à Nicosie, capitale par ailleurs dépourvue de nom fixe et nimbée d'un « flou levantin », car l'intéressé répond par avance que « la diplomatie ne consiste en rien

d'autre qu'à essayer de convaincre l'entourage que l'on existe ».

Quoiqu'on approche là du vif du sujet, le texte invite d'abord à s'interroger sur l'étrange échelle des valeurs dans le domaine de l'absurde. Il est certes question dans *Le Cœur de la terre* d'une spectaculaire représentation d'*Othello* qui, nous l'apprenons par la suite, n'a sans doute jamais eu lieu. Mais faut-il davantage s'étonner que le roman en rende compte dans les moindres détails ou que tant de gens continuent de placer au premier rang des dramaturges un écrivain peut-être imaginaire, nous avons nommé William Shakespeare ? La question mérite d'être posée. De même que valent d'être examinés les arguments présentés dans le fameux ouvrage *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé*, attribué contre toute vraisemblance en 1827 à Jean-Baptiste Pérès, tant sa manière rappelle Svetislav Basara. Et quoique les Hurubes, tribu chypriote de pygmées affublés d'une moustache nietzschéenne, retournent prestement à leur néant après une minutieuse description de leurs mœurs digne d'Henri Michaux ou de Pierre Bettencourt, ils demeurent toutefois des créatures moins fantastiques que le milliardaire du peuple tout juste élu à la présidence des États-Unis.

C'est exactement au milieu du roman, à l'occasion d'un détour par le mysticisme hébraïque, que l'auteur donne la signification de son titre : le cœur de la terre est l'uranium. Mais un autre cœur bat obstinément d'un bout à l'autre du récit, celui de la Yougoslavie disparue dont le fantôme ne cesse

de secouer ses chaînes et de laisser apparaître son suaire entre les lignes du roman, tantôt à travers un parallèle avec Chypre : « Nous deux sommes au pseudo-hôtel Saray, dans un pseudo-État, comme il convient aux pseudo-personnes d'un autre et lointain pseudo-État du sud-est de l'Europe », tantôt par un essai de situation en forme de quadrature du cercle : « Mon expérience d'écrivain de romans de l'absurde facilite ma tâche de représentant des intérêts de la RFY, laquelle cesse entre-temps d'exister. » Svetislav Basara demeure au plus intime de son être et de son œuvre le ressortissant d'un pays disparu dans les oubliettes de l'Histoire, le fragment d'une totalité enfuie, le puzzle et la pièce manquante du puzzle, une fédération d'atomes centrifuges, une péninsule démarrée, autrement et mieux dit « une île en perpétuel conflit avec le réel ». Quelle meilleure définition de la littérature ?

Éric Naulleau  
29 novembre 2016

## Avertissement du traducteur

*On oublie souvent que le traducteur est, à divers titres, un frontalier. Il crée lui-même la frontière qu'il franchit avec son butin. Tel un passeur, il métamorphose l'au-delà sauvage du baragouin barbare en « l'autre » rive. L'oralité ignore le traducteur. Elle ne connaît ni le drogman, qui hante les bureaux du cadi turc, ni le Dolmetscher, qui veille à ce que deux textes coïncident, ni le « perroquet simultané » des Nations unies.*

Ivan Illich et Barry Sanders

L'étude *Le Cœur de la terre* a été publiée pour la première fois dans la collection « Manuscrits découverts par hasard » des Éditions Alpha Mega à Buenos Aires. Cependant, je n'ai lu et n'en possède que la traduction anglaise préfacée par Adolfo Bioy Casares, éditée par Moughlon Bookshop Press, en 2000, à Nicosie. Certaines phrases de l'introduction

de l'auteur anonyme, qui n'échapperont certainement pas à l'attention des lecteurs, indiquent clairement que celui-ci était (ou est toujours) de nationalité serbe. Mais ce n'est pas ce fait qui a pesé sur ma décision de traduire et de publier par la suite cette étude. Ma motivation première a été le sujet même du livre : des éléments inconnus de la vie de Friedrich Nietzsche, et notamment son séjour inconnu à Chypre à l'automne 1882. D'autres raisons s'y sont ajoutées : les circonstances mystérieuses, les coïncidences prodigieuses et les incitations à suivre les fausses pistes qui nimbent la structure complexe de ce texte comme un nuage mystique. Et enfin : la séduisante aventure d'une traduction consistant à reconstituer en serbe ce qui à l'origine avait été écrit en serbe ; sorte de rapatriement d'une œuvre qui, après des vagabondages dans les grands espaces de l'espagnol et de l'anglais, finit par revenir dans l'étroit giron de la langue maternelle.

Si toutefois cette œuvre a réellement été rédigée en serbe. La possibilité demeure que *Le Cœur de la terre* ait été écrit par quelqu'un de tout à fait différent – quelqu'un qui aurait présenté l'auteur de la *Préface* comme serbe afin d'accentuer, avec cette nationalité doublement fictive, un climat de désintégration et d'équivoque –, chose d'autant plus envisageable qu'un ami de Borges, Adolfo Bioy Casares, le Grand Maître de la Société des mystificateurs littéraires, s'est mêlé à l'affaire en y ajoutant lui aussi un avant-propos troublant. Il est vrai – le lecteur ne

manquera pas de s'en apercevoir – qu'il y a dans ce livre bon nombre de lignes que de nos jours seul un Serbe est capable d'écrire. Ou du moins quelqu'un qui se présente comme tel. Un abîme s'ouvre dès lors devant nous, au fond duquel gisent de nombreuses questions sans réponse. *Le Cœur de la terre* ne serait-il pas un roman de Borges que son auteur, l'ayant jugé empreint d'une poésie différente de celle de ses œuvres antérieures, n'aurait pas voulu publier sous son nom, mais pas non plus renier, si bien qu'il aurait décidé de le faire éditer posthumément avec une préface de Bioy Casares, manière détournée, tout à fait borgésienne, d'en reconnaître la paternité ?

Ou bien le véritable auteur serait Adolfo Bioy Casares lui-même, qui aurait utilisé la « préface » comme une *buffer zone* entre deux poétiques : la classique, à laquelle il s'apparente, et la post-moderne, aux attraits de laquelle il n'aurait pu résister vers la fin de sa vie, mais sans toutefois vouloir que cela devienne de notoriété publique ?

Nous ne le saurons jamais.

Une fois ma traduction achevée, je me suis adressé à l'Agence littéraire argentine en vue de régler la question des droits d'auteur. J'ai aussi écrit à Adolfo Bioy Casares en le priant de me dire s'il en savait plus sur *Le Cœur de la terre* qu'il n'en disait dans sa préface. La réponse de l'agence bientôt arrivée m'a convaincu que, s'agissant du *Cœur*

*de la terre*, il n'y avait pas de fin aux incertitudes. En effet, la maison d'édition Alpha Mega ne figurait pas au registre des éditeurs, et mon aimable correspondant, Silvio Morales, n'en avait jamais entendu parler, bien que le livre eût été publié, que conséquemment il existât bien, et que lui, Morales, l'eût lu et trouvé fort intéressant. Bioy Casares n'a pas été en mesure de me répondre. Il est mort à peu près au moment où ma lettre, en compagnie d'un tas d'autres, survolait l'Atlantique pour aller rejoindre la triste cohorte de toutes celles qui par inertie continuent d'arriver encore un certain temps après la mort de leur destinataire. D'une certaine façon, c'est justice que des manuscrits d'auteurs anonymes, découverts fortuitement, soient publiés par des maisons d'édition inexistantes. Pourtant, je ne puis m'empêcher de me demander : *Le Cœur de la terre* serait-il seulement le premier d'une suite de précédents ? Tout ce qui a trait à ce livre que nous soumettons à la curiosité du lecteur ne serait-il pas en fait parfaitement normal ? Ne serait-ce pas plutôt quelque chose dans la structure même de la réalité qui grince sinistrement, quelque chose dans le féérique enchaînement des causes et des effets qui commence à craquer, séparant irrémédiablement le narrateur de son histoire, l'histoire de la narration et le monde de notre représentation du monde ?

S. B.



Adolfo Bioy Casares

L'ÎLE LOINTAINE

Préface de l'édition argentine  
du *Cœur de la terre*

La collection « Manuscrits découverts par hasard » propose à l'intention des lecteurs un nouveau titre, *Le Cœur de la terre*, une étude consacrée aux éléments inconnus de la biographie de Friedrich Nietzsche. C'est un livre dont la genèse est controversée au moins autant que son contenu. L'anonymat de l'auteur rend encore plus opaques les épais voiles de mystère qui enveloppent cette œuvre. Chose tout à fait atypique pour l'époque, on dirait que l'auteur a tout fait pour rendre vaines les recherches visant à établir son identité. Comme on le verra, le livre n'était même pas destiné au public. Seul le hasard (ou la Providence) a pu soustraire le manuscrit à un oubli total.

L'histoire du *Cœur de la terre* commence en 1996 à Chypre, plus précisément dans le no man's land entre la partie occupée de l'île et celle reconnue par la communauté internationale et contrôlée par les forces des Nations unies. Ce jour-là, sans rien voir venir, le sergent-major Diego Vargas Días,

membre du bataillon argentin attaché aux Casques bleus à Chypre, marche en tête de sa patrouille lors d'une inspection de routine du secteur B à proximité de Famagouste. Tout à coup, la terre s'ouvre sous ses pieds et il tombe dans une grotte, l'une des nombreuses cavités qu'abrite le sol calcaire, poreux de l'île. Le sergent-major Días allume sa lampe de poche et découvre une scène fantasmagorique. Nous tâcherons de la décrire plus tard. Parmi d'autres objets, il trouve un manuscrit, quelque deux cents pages écrites dans une langue qui lui est inconnue. Quelle heureuse coïncidence ! Le chef du bataillon argentin est alors le colonel Ignacio García Valdecasas, bibliophile, fils d'un ami de Borges – le professeur de philologie classique María García Valdecasas –, qui connaît mon obsession des manuscrits trouvés, perdus, brûlés, égarés ou fictifs. Aimablement, bien que contrevenant quelque peu au règlement (ce qui ne fait qu'augmenter la valeur de son geste), le colonel Valdecasas prend la peine de photocopier le manuscrit et de me l'envoyer par la valise diplomatique à Buenos Aires avec le compte-rendu détaillé de l'enquête qui a suivi la découverte de la grotte.

Le compte-rendu du colonel, empreint d'une atmosphère qui éveille en moi la nostalgie de Borges, nous apprend que le motif de l'enquête n'est pas le manuscrit lui-même, mais les objets trouvés tout autour, dont la liste est jointe : quatre grenades à main offensives de fabrication chinoise ;

une machine à écrire Remington avec clavier cyrillique ; quelques boîtes vides de soupe Campbell's ; un exemplaire du *Zohar* en hébreu ; un vieux pistolet au canon courbé à 90 degrés par rapport à l'horizontale ; un monticule de devises yougoslaves de la période d'hyperinflation en billets de 100 000 000 000 dinars ; un exemplaire du *Petit Livre rouge* de Mao Zedong ; une reproduction de la fameuse photo sur laquelle figurent Friedrich Nietzsche, Lou Salomé et Paul Rée, prise en 1882 à Rome ; et, pour finir – ce qui ajoute à tout cela une certaine dose d'effroi –, un squelette humain en parfait état de conservation.

« Ce spectacle dans son ensemble, écrit le colonel Valdecasas, ressemblait grosso modo à la mise en scène d'un étrange mystère qui aurait été réalisé collectivement par Antonin Artaud, le général Pinochet et Andy Warhol. Les os, les 206 au grand complet, étaient méticuleusement rangés, comme s'ils n'attendaient plus que le docteur Nicolaes Tulp pour que celui-ci puisse donner son cours d'anatomie sépulcrale. » On apprend plus loin dans la lettre de Valdecasas que, conformément à la loi, les ossements ont été rassemblés et portés au laboratoire de médecine légale de Nicosie afin de tâcher de déterminer, par analyse de l'ADN, à qui ils avaient appartenu. Les résultats arrivent rapidement et ne font qu'ajouter à la confusion. En un sens, ils constituent une preuve scientifique de la malignité du *Cœur de la terre* : sur ces 206 os,

on n'en a même pas trouvé deux qui aient le même ADN. Certains ne présentent pas la moindre trace d'ADN ! Quelques-uns sont vieux de plusieurs milliers d'années. Et pourtant, considérés dans leur ensemble, ils s'intègrent parfaitement à la stature d'un homme d'âge moyen haut de 175 centimètres. De l'avis général, il s'agit d'une mauvaise plaisanterie. Mais un squelette est un squelette : la procédure doit être suivie jusqu'au bout. Entrent en scène les analystes forensiques. Ils scannent le crâne et au moyen de l'animation numérique reconstituent les traits du visage. La physionomie fantomatique une fois obtenue et plaquée sur l'ossature de la personne à identifier est ensuite dupliquée en quelques centaines d'exemplaires et affichée dans des lieux publics avec l'espoir que quelqu'un reconnaîtra l'homme de la photo. « Les jours passent, écrit le lieutenant Valdecasas. Toute une semaine s'écoule ! Puis une autre ! L'affaire commence à tomber dans l'oubli. Et voilà qu'un jour le *Cyprus Mail*, le quotidien local qui sort en anglais, publie à la une la nouvelle sensationnelle : NIETZSCHE TUÉ À CHYPRE ! L'ENQUÊTE EST EN COURS.

« Voici ce qui est arrivé. Comme partout dans le monde, des jeunes gens facétieux, en rentrant tard la nuit de leurs clubs et de leurs discothèques, s'amuse à ajouter des moustaches ou des dents de vampire aux personnages des affiches. C'est ainsi qu'une moustache griffonnée donne au visage fantomal de l'avis de recherche lancé par la police

un air familier. Aucun doute ! C'est Nietzsche tout craché. Or, c'est un fait notoire, Nietzsche est mort depuis longtemps. Qui plus est de mort naturelle. Et il n'est jamais allé à Chypre. Cependant, personne ne se soucie des faits en cette époque où l'infondé est ce qu'il y a de plus certain.

« La nouvelle attire aussitôt l'attention morbide de ces pitoyables magazines voués aux soucoupes volantes, aux esprits, à la transmigration des âmes, aux fausses prédictions, aux faux prophètes et aux perceptions extrasensorielles, lesquels publient les feuilletons les plus bizarres, fruits d'une imagination déchaînée, infernale, pourrait-on dire. Le démon du mercantilisme ne reste pas lui non plus les bras croisés. Le nom de Friedrich Nietzsche et sa prétendue mort violente à Famagouste apparaissent dans les offres touristiques de Chypre. L'ambassade d'Allemagne fédérale à Nicosie émet une déclaration dans laquelle elle "condamne fermement l'outrage fait à la mémoire du grand philosophe". C'est seulement au bout de plusieurs mois que l'appétit de nouvelles sensationnelles détrône l'affaire Nietzsche et que toute cette histoire retombe dans l'oubli. »

C'est ce que dit Valdecasas. Cependant, on trouve dans le texte même du *Cœur de la terre* des indices assez convaincants d'un séjour de Nietzsche à Chypre. Pas plus qu'il n'y a de carte géographique sans zones vierges, il n'y a de biographie sans lacunes inexplicables. Il est indubitable que la biographie

de Nietzsche présente un vide que seul le récit de l'auteur anonyme peut combler. Il en ressort en effet que Nietzsche est venu à Chypre pour tenter de se soustraire à l'influence pernicieuse de Richard Wagner. On a écrit à ce sujet des volumes entiers d'études, mais pas une ne dit mot sur les trois mois qui manquent à la biographie du philosophe. *Le Cœur de la terre*, quant à lui, ne traite que de cette période, de ce temps perdu, sans tenir compte du royaume des faits communément admis.

Nietzsche lui-même donne dans ses écrits une multitude d'informations sur la relation compliquée qu'il entretenait avec le grand compositeur. Et ce faisant nous dévoile le secret de la « grandeur » wagnérienne. « Ah ! dit Nietzsche dans un essai, le vieux magicien nous en a-t-il assez fait accroire ! La première chose que nous offre son art c'est un verre grossissant : on regarde au travers, on ne se fie plus à ses yeux. Tout devient grand, *Wagner lui-même devient un grand homme...* » Une illusion d'optique, donc. Ce n'est pas tout, il y a aussi ce qui a échappé à l'attention de l'Anonyme – le projet de Nietzsche de *méditerraniser la musique*, par lequel le philosophe vise à détourner les compositions musicales de l'époque des thèmes pseudo-mythologiques et païens pour les réorienter vers la clarté méditerranéenne, une musique pour la musique, des mélodies enjouées dépourvues de toutes les mystifications qu'il considère comme décadentes. Un tel projet, bien entendu, ne pouvait

se réaliser à proximité de Wagner. Or, en Europe, où que Nietzsche puisse aller, Wagner est toujours à proximité. Omniprésent ! En fait, ce n'est même pas un compositeur. C'est un révolutionnaire. Ou peut-être vaut-il mieux dire : un contre-révolutionnaire. Nietzsche, tout bien considéré, n'est pas suffisamment bien lu. Quand on n'omet pas *délibérément* de le lire. C'est lui en réalité qui défend les valeurs européennes traditionnelles ; Wagner est celui qui les abolit. Perfidement. De manière irrationnelle. En provoquant des effets subliminaux funestes avec sa musique. « D'ailleurs, Wagner est-il vraiment un homme ? se demande Nietzsche. N'est-il pas plutôt une maladie ? Il rend malade tout ce qu'il touche, *il a rendu la musique malade !* »

Le rôle de la musique de Wagner dans la montée du nazisme non seulement n'a pas été sérieusement considéré, mais on en rejette même l'idée comme une absurdité. Or, analysé avec une rigueur étrangère aux superstitions de l'époque, le nazisme – et ses pandémoniums : camps de la mort, destructions et mégalomanie – n'est pas autre chose qu'un grand opéra dans lequel la musique des violons, des trompettes et des percussions est remplacée par celle des canons. La symphonie de la mort exécutée par un orchestre de musiciens sourds. *Le Cœur de la terre* est au fond un livre sur l'origine du nazisme. Sur l'inéluçabilité de son apparition sur la scène de l'histoire. L'Anonyme tâche d'y démontrer que Nietzsche, tout d'abord adepte enthousiaste de la

musique de Wagner, s'avise avec le temps que celle-ci, dans le fond, n'est pas de l'art mais de la politique nationaliste allemande et, devinant que la responsabilité de ce qui ne peut manquer d'arriver va retomber sur ses épaules, il part pour Chypre afin de régler ses comptes avec Wagner. Dans le texte du *Cœur de la terre* nous apprenons qu'il y écrit sur les manchettes de ses chemises. Ce à quoi il est astreint. Wagner possède les copies magiques de toutes les feuilles de papier européennes ; quoi que Nietzsche puisse écrire, son texte y apparaît. Pour déjouer l'omniscience wagnérienne, il se voit obligé d'écrire en turc. Sur l'une des manchettes, il note ces mots : « Rien n'est peut-être aujourd'hui plus connu, rien en tout cas mieux étudié que le caractère protéiforme de la dégénérescence qui se *chrysalide* ici en un art et en un artiste. Nos médecins et nos physiologistes ont en Wagner leur cas le plus intéressant, tout au moins un cas très complet. Précisément parce que rien n'est plus moderne que cette maladie générale de tout l'organisme, cette décrépitude et cette surexcitation de toute la mécanique nerveuse, Wagner est l'artiste moderne par excellence, le Cagliostro de la modernité. En son art se trouve mêlés de la façon la plus séduisante ce qui est aujourd'hui le plus nécessaire à tout le monde, les trois grands stimulants des épuisés : la brutalité, l'artificiel et l'idiotie. »

Le nazisme est-il autre chose que ces trois composantes enveloppées dans le drapeau rouge à la croix gammée et ceintes de barbelés ?



On pourrait vraiment dire que la philosophie, la littérature et la musique allemandes du XIX<sup>e</sup> siècle – à quelques honorables exceptions près – ne sont rien d’autre que la campagne préélectorale du Parti national-socialiste des travailleurs allemands. Au cours de tout un siècle, livres, concerts et opéras engendrent un état d’esprit inflammable. Il suffira ensuite que quelqu’un, n’importe qui, sans nulle raison visible, à l’étonnement du futur Führer lui-même, monte sur la table d’une brasserie de banlieue et s’écrie « *Heil Hitler !* » pour que des millions de gens lui répondent à l’unisson :

« *Sieg Heil !* »

Mais reportons un peu notre attention sur l’Anonyme et sur son œuvre. Il est certain qu’il y a là une sorte de génie de l’anonymat. Car, sans avoir laissé la moindre signature, tout inconnu et dissimulé qu’il est, il trouve encore le moyen de se retrancher dans des régions toujours plus profondes de l’anonymat. Tout ce qu’il a abordé capte notre attention en la détournant de lui-même. La *Préface ou L’échelle chypriote de l’horreur* nous apprend qu’il a séjourné à Nicosie au cours de l’année 1995 en tant qu’employé subalterne d’une branche probablement inexistante de l’Organisation mondiale de la santé. Dans ses tentatives de découvrir l’identité de l’auteur, la direction d’Alpha Mega adresse au service du personnel de l’OMS une lettre courtoise pour le

prier de lui faire parvenir la liste des employés ayant séjourné à Chypre en 1995. La réponse arrive bientôt. C'est une formule impersonnelle qui informe froidement la direction que leur service n'est pas en mesure de répondre à la demande d'Alpha Mega. « Il n'y est pas autorisé ! » Les doutes de l'Anonyme sur l'existence de l'organisation pour laquelle il travaille – paranoïdes à première vue – semblent ne pas être tout à fait sans fondement. On peut se poser la question : s'agit-il d'une organisation de la santé ou d'une société secrète ? Assisterait-on à un renversement dans lequel les membres des loges maçonniques et des sectes ésotériques rechercheraient la publicité pendant que la Croix-Rouge et les organisations distributrices de jouets usagés s'envelopperaient dans les voiles opaques du mystère ?

Il existe certaines ressemblances entre Chypre et Tlön Uqbar. Du point de vue géologique, le sol de l'île est l'un des plus anciens du globe. On y découvre souvent des choses étonnantes que l'on ne peut trouver dans d'autres parties du monde. Toutefois, sans vouloir remettre en question le respect dû à la mémoire de Borges, nous ne pouvons pas aller jusqu'à affirmer que *Le Cœur de la terre* soit un *brönir*, un écrit sans auteur, un livre né simplement du besoin d'une telle lecture. Sans doute peut-on ici et là tomber sur une petite coupe d'albâtre ou une figurine engendrées par le seul désir, mais derrière tout livre se tient forcément un homme. Alors, qui est cet homme ? Et où est-il

à présent ? La quête des réponses à ces questions – qui malheureusement se révélera vaine – nous a conduit dans le secteur nord, occupé, de Nicosie et poussé à enfreindre d’une certaine façon le droit international ; pis encore, à défier la réalité même, car personne ne reconnaît la dénommée « République turque de Chypre du Nord », et, conséquemment, les pays qui ne sont pas membres des Nations unies n’existent pas. Dans sa *Préface*, l’Anonyme mentionne certaines personnes qui, si elles ne sont pas fictives, pourraient permettre de découvrir son identité. Une vaste recherche (menée avec l’aide et la précieuse intercession de la Fraternité borgésienne d’Istanbul) porte enfin ses fruits. Bien que l’État dont ils sont les ressortissants soit fictif, le D<sup>r</sup> Hikmet Yolçu et M<sup>lle</sup> Tansu Talat, professeur d’allemand, se révèlent réels.

Mais il semble que l’Anonyme ne le soit pas.

Quelle autre conclusion pourrait-on tirer de la lettre du D<sup>r</sup> Yolçu ? Celui-ci nous apprend qu’il a attentivement lu les passages du texte dans lesquels apparaît son nom. « La plupart des indications relatives à ma biographie sont tout à fait exactes. Je ne sais pas du tout comment elles sont venues à la connaissance de l’auteur, écrit-il. Mais tout le reste n’est qu’un tissu de mensonges. Il est vrai que j’ai connu superficiellement le chauffeur de l’OMS qui se disait serbe et livrait de temps en temps à mon cabinet de modestes envois de médicaments. Autant

qu'il m'en souviennne, on appelait ce mystificateur Joe. Je doute que ce soit son vrai nom. Mais je n'ai jamais eu avec lui ce que l'on peut appeler une conversation. Et je ne lui ai certainement jamais fait visiter les services prétendument secrets de l'hôpital dans lequel je travaille. Aucune des maladies fantastiques qu'il décrit dans son texte n'est traitée, je suis formel, dans ces services. (Nous avons ici largement assez de maladies "ordinaires" à combattre.) Quant aux rencontres amicales, dîners pris ensemble et autres choses de ce genre, il n'aurait pu en être question. Je ne voudrais pas donner l'impression d'être quelqu'un d'imbu de lui-même, mais la société chypriote, tout particulièrement celle du nord de l'île, est encore un milieu extrêmement patriarcal dans lequel il est inconcevable qu'un médecin et un chauffeur puissent s'asseoir à la même table. Enfin, mais ce n'est pas le moins important, l'affirmation de ce menteur que lors de ma circoncision le muezzin, ivre, m'a coupé le pénis est une odieuse fabulation, et je vous encourage de tout cœur dans vos efforts de découvrir son identité, ce qui me permettra de retrouver le goujat et d'en tirer vengeance. Seul le sang peut laver la souillure de mon nom. »

Donc il se prénomme Joe ! Et Joe, c'est le surnom de *N'Importe Qui*.

La lettre de M<sup>lle</sup> Tansu Talat brosse un tableau en partie différent des événements. L'idée court que

les femmes – quand elles ne sont pas elles-mêmes en cause – mentent incomparablement moins que les hommes. Comment savoir, cependant, jusqu'à quel point nous pouvons nous fier à ce psychologisme ? Comment savoir, au bout du compte, si l'on peut ajouter foi au témoignage de quiconque aurait séjourné, ne serait-ce que provisoirement, dans cette île lointaine en perpétuel conflit avec le réel ? Mais nous ne disposons pas de sources plus sûres. M<sup>lle</sup> Talat, conformément à la nature des choses, n'a pas de complexe de castration. Peut-être est-ce pour cela qu'elle est plus indulgente envers l'Anonyme. Elle aussi ne l'a connu que sous le nom de Joe. Mais elle estime d'autre part que le D<sup>r</sup> Yolçu exagère. Elle a lu la traduction du texte et elle croit qu'il s'agit d'une fiction, d'un roman dans lequel – pour donner un cachet d'authenticité – apparaissent des personnages réels. « D'ailleurs, écrit M<sup>lle</sup> Talat, la publication du *Cœur de la terre* est d'une importance inestimable, pas seulement à cause de son thème principal – le présumé séjour de Nietzsche dans l'île –, mais aussi parce que pour la première fois on y parle d'une population autochtone de l'île, la vieille tribu des Hurubes, dont le monde, il n'y a pas si longtemps encore, ignorait l'existence. » Elle, Tansu Talat, a personnellement conduit l'Anonyme dans les régions secrètes peuplées d'Hurubes.

Par la suite, M<sup>lle</sup> Talat a rencontré l'auteur du *Cœur de la terre* quelques autres fois et toujours

en compagnie d'une certaine Vania, employée de l'OMS, avec laquelle elle avait noué des liens d'amitié. « Que dire de cet homme ? se demande-t-elle dans sa lettre. C'est très étrange, mais j'ai complètement oublié de quoi il avait l'air. Je ne me rappelle pas non plus s'il parlait. Pourtant, il devait forcément avoir un air ou un autre, et il est impossible qu'il n'ait jamais rien dit. »

Pour conclure, toute recherche a pour résultat d'accroître avec le temps la connaissance de son objet. Dans notre cas, c'était cependant tout le contraire. Plus nous nous efforcions d'apprendre quelque chose sur l'auteur du *Cœur de la terre*, plus celui-ci nous échappait, s'évanouissait, se perdait dans les contradictions de ce que disaient les rares hommes et femmes qui l'ont connu. Si seulement CELA avait été LUI. Avec de tels types, on ne sait jamais. Pour finir, la seule chose qui reste indiscutable, c'est la photographie des objets de la grotte où l'on a trouvé le manuscrit. Une conviction s'affirme de plus en plus en moi, celle que ces objets n'ont pas été choisis au hasard, qu'il sont en fait un rébus ou, pour le dire en termes modernes, une *installation*, une occupation de l'espace méta-conceptuelle dans laquelle le texte du *Cœur de la terre* est la clef d'une lecture possible.

C'est à chaque lecteur qu'il revient d'essayer de percer le mystère.

Buenos Aires, 1997

PRÉFACE

ou

L'échelle chypriote de l'horreur

« Se trouvant ainsi envoyés en mission par le Saint-Esprit, ils descendirent à Séleucie, d'où ils firent voile vers Chypre. »

Actes des Apôtres XIII, 4

« Le ciel est entouré de souffrances, l'enfer de jouissances. »

Al-Ghazâlî

À l'automne 1995, grâce à la recommandation d'un ami influent, j'ai obtenu un poste d'interprète attaché à la délégation de l'Organisation mondiale de la santé chargée d'une étude de la situation sanitaire dans le secteur nord, occupé, de Chypre. Des années consacrées à l'étude des langues orientales, que je considérais comme perdues, s'étaient finalement révélées utiles, même si j'avais entre-temps oublié le turc. Hormis, bien entendu, les deux ou trois mille mots que les Osmanlis, en se retirant des Balkans, ont laissé dans le dictionnaire de ma

langue maternelle comme une sorte de trophée de guerre. Le hasard, cependant, a fait que cela non plus ne pose pas problème. Le chef de la délégation, le D<sup>r</sup> Van der Meer, a exigé que les pourparlers entre les officiels nord-chyprites et les membres de la délégation se fassent en anglais. Ah, ce Van der Meer ! Dès le premier moment, il n'a pas pu me sentir. Mais le statut de l'OMS prévoit un poste d'interprète officiel et il n'y pouvait rien. Lors du briefing qui a suivi notre arrivée à Nicosie, en précisant les devoirs des uns et des autres, il a lâché brièvement entre ses dents : « Pour plus d'efficacité, les discussions se dérouleront sans intermédiaire, mais vos connaissances seront précieuses lors des visites dans les dispensaires des villages reculés où les gens ne parlent pas les langues étrangères. »

Il y a longtemps que je ne travaille plus pour l'OMS et, à supposer qu'une telle chose existe, je ne suis plus tenu à la loyauté. Il n'y a eu aucune visite aux dispensaires de campagne. Elles n'avaient même pas été prévues. Tout se réduisait à des visites, ni très fréquentes ni très longues, d'hôpitaux de villes de quelque importance : Famagouste, Kyrenia, Morphou. Le reste du temps, chacun le passait le mieux qu'il pouvait. Je rassemblais les matériaux, prenais des notes en vue d'une étude sur Nietzsche et tâchais d'en apprendre le plus possible sur l'île dans laquelle j'étais arrivé avec de maigres connaissances de son histoire : qu'elle avait été une colonie britannique ; que dans les années cinquante, sous la



conduite de M<sup>sr</sup> Makarios, l'EOKA (Organisation nationale des combattants chypriotes) avait mené une lutte de libération ; qu'elle avait acquis son indépendance en 1960 ; qu'étaient venus ensuite l'EOKA B, les projets d'unification avec la Grèce, les premiers conflits interethniques, la tentative de putsch et, pour finir, l'invasion de l'armée turque et l'occupation de la partie nord de l'île, où, plus tard, fut établie la *Kuzey Kıbrıs Türk Cumhuriyeti*, à savoir la « République turque de Chypre du Nord », universellement non reconnue, dont le nom, sous l'influence du lobby linguistique grec, s'écrit obligatoirement entre guillemets dans la majorité des langues (hormis le turc, l'arabe et le chinois) <sup>1</sup>.

Afin de me distancier un peu de l'atmosphère tendue qu'engendre la simulation ininterrompue de la détente et de la cordialité entre membres du personnel, je me suis laissé pousser une épaisse moustache nietzschéenne. Ce qui n'a fait qu'exacerber l'hostilité de Van der Meer à mon égard. Dans le système référentiel des bien-pensants – autrement dit des faibles et des lâches hyperorganisés –, la moustache est un signe de rébellion. Un symbole de virilité. Une expression de désobéissance.

---

1. Il est intéressant de noter que le premier homme d'État en visite à Chypre, aussitôt après l'invasion, fut le président de la République fédérative socialiste de Yougoslavie de l'époque, Josip Broz Tito. Sur la place Eleftherias, la place principale de Nicosie, se trouve toujours une grande plaque de pierre sur laquelle, en capitales grecques un peu effacées, est gravé : « C'est de cet endroit que les présidents Makarios et Tito se sont adressés au peuple de Chypre. »

La moustache est une ligne de partage entre l'Europe rasée, éclairée, et le moustachu *tiers monde*. Van der Meer n'a jamais manqué une occasion de me le jeter à la face à sa manière impeccablement odieuse. Ses sarcasmes n'atteignaient cependant pas leur but. La moustache les arrêtaient et les absorbait. Je riaais avec délectation derrière mon indéfectible barricade de poils. Il le savait. Mais ne pouvait le voir. Et ce qui ne se voit pas n'existe pas.

Grâce à cette profusion de temps libre, j'ai plongé peu à peu dans l'histoire stratifiée, mystérieuse et pour finir mystique du « petit continent en Méditerranée orientale », comme Fernand Braudel, dans son style raffiné, appelle Chypre. Tournons-nous vers le passé et nous constaterons que depuis les époques géologiques les plus reculées rien n'y est simple, homogène, compact. Les recherches paléogéographiques ont montré que dans les temps immémoriaux il existait deux Chypre, les deux massifs montagneux actuels, le Troodos et le Pentadaktylos, le premier au sud, l'autre au nord, orientés est-ouest. Sur l'image satellitaire, on voit clairement que ces deux massifs – différents en tous points : le premier ferait plutôt partie des Rhodopes, le second des Dolomites – ont été réunis de force par un plateau calcaire soulevé du fond de la mer lors d'un puissant mouvement tectonique. Aleksandar, un ingénieur géologue de Novi Sad qui travaille comme serveur au café Epi Topou dans le sud de Nicosie, confirme cette hypothèse. « Il ne fait aucun

doute, dit-il, que le massif du Troodos appartient du point de vue géologique au continent asiatique et que celui du Pentadaktylos est l'extrémité méridionale des Alpes dinariques. La plaine qui les rassemble est composée de sédiments. En ultime analyse, Chypre n'est pas un socle compact. » Ce à quoi vient s'ajouter un phénomène géographique bien plus récent : sur les 9 125 kilomètres carrés de surface totale, il en est 1 350 qui sont occupés par des champs de mines.

Paradoxalement, tout cela se voit mieux de loin que de près. Quand on examine à la loupe les photographies prises par satellite, on distingue les torsions, les crevasses du sol, les failles formées par les tentatives obstinées des chaînes montagneuses de se séparer de nouveau. Le Pentadaktylos – quel hasard ! – se dresse sur la partie de l'île occupée. Le Troodos, en territoire grec. La géologie se fond avec la géopolitique. Les aspirations humaines se superposent aux vecteurs des forces sismiques.

Dans les petits pays, l'exiguïté de l'espace pousse les populations à agrandir artificiellement celui-ci en recourant aux rêves. L'héritage d'un passé pénible les incite à tenter, avec ciseaux et colle, d'améliorer ce passé. L'activité éditoriale de Chypre déverse tous les ans sur le marché une incroyable quantité de livres dans lesquels on s'attache à étayer de preuves l'idée que l'île est un reste de l'antique Atlantide. Des livres dans lesquels, à partir de photographies

de paysages insulaires véritablement extraterrestres, on réfute la théorie selon laquelle la plaine de la Mésorée est un fond de mer émergé, au profit de celle qui voudrait qu'elle soit la conséquence de la chute d'un météore géant. Des livres qui, comme si l'île n'avait pas connu assez de conquêtes, de destructions et de batailles sanglantes, importent sur son sol la guerre de Troie, qu'ils situent en divers endroits de Chypre, lesquels correspondent le plus souvent au lieu de naissance de leurs auteurs. Grâce à la lecture de toutes ces théories qui sont entre elles à couteaux tirés et au recours à l'intuition et à l'imagination, le destin de l'île prend peu à peu forme dans mon esprit, destin indissolublement lié à celui de ses habitants. La côte nord n'est éloignée de l'Anatolie que d'un peu moins d'une centaine de kilomètres et celle du sud de deux cents kilomètres de plus des rivages d'Afrique et du Levant. Dans les temps anciens, l'art de la cartographie manquant de précision, ces distances étaient souvent ignorées et parfois Chypre disparaissait mystérieusement, laissant à sa place des étendues marines sans nulle terre. Pendant une période de cent quatre-vingts ans, les documents commerciaux des pays maritimes voisins n'en font d'ailleurs plus mention ; puis le Troodos et le Pentadaktylos resurgissent miraculeusement à côté du mont Ararat, à l'emplacement de la frontière turco-arménienne actuelle. On les reconnaît nettement sur les cartes en parchemin des caravaniers qui empruntaient la route de la soie. Cela explique peut-être en partie la présence d'une assez